

SUR L'YSER

A Bruges-la-Morte — plus morte que jamais. — Le désespoir du blessé. — Une attaque en rangs serrés. — « A Calais ! ». — Les Allemands réglementent même l'heure des messes. — Enterrement de soldats. — Un convoi de prisonniers français et belges : la sympathie de la population. — Un subterfuge pour dormir tranquillement. — Angoissant combat aérien. — L'arrestation de M. Coppieters. — Conclusion.

Partant de l'antique petite ville de l'*Ecluse*, en Flandre zélandaise, je fis plusieurs excursions le long de la côte belge, jusqu'à l'Yser, cette petite rivière qui gardera un grand nom dans l'histoire, car elle fut la barrière infranchissable que les Belges, devenus les lions de leurs armoiries, opposèrent à l'envahisseur afin de maintenir un petit coin de patrie !

L'*Ecluse* restera bien longtemps présente à ma mémoire. Les milliers de Belges qui y cherchèrent un refuge y trouvèrent un accueil émouvant. Les autorités et les militaires hollandais prodiguèrent leurs secours.

Je rends hommage au bourgmestre, qui fit preuve d'une grande bonté et d'un large esprit

d'organisation, car l'*Ecluse* fut la ville qui hébergea le plus grand nombre de réfugiés.

À l'*Ecluse*, j'eus l'occasion d'étudier de près le caractère belge, qui est droit, franc et jovial.

De l'*Ecluse*, les communications avec l'ouest de la Belgique étaient des plus faciles.

En général, ma première visite était pour Bruges, superbe en sa triste beauté, plus morte que jamais, depuis l'occupation allemande. Devant ses Halles, universellement connues, avaient été placés deux petits canons, dont les gueules menaçantes étaient dirigées vers la grand'place!

Mêmes canons menaçants devant le Palais de Justice, où la kommandantur avait pris ses quartiers. Les bâtiments du gouvernement situés sur la grand'place, étaient occupés par l'état-major de l'amiral von Schröder et une dizaine de marins, qui écrivaient sans cesse à la machine à écrire. A tour de rôle, des troupes occupaient et quittaient l'Yser, la petite rivière que je pus apercevoir trois fois au loin.

La première fois, ce fut peu après les dix premiers jours de combat. De grands renforts avaient été envoyés sur le champ d'opération, car, coûte que coûte, l'on voulait briser la résistance belge. Sur la côte, les lignes allemandes s'étendaient alors jusqu'à Mariakerke, où un énorme drapeau allemand avait été placé sur une dune très élevée, et devait indiquer le point extrême de leur front. Grâce à la bienveillance de quelques officiers, je fus admis jusqu'aux premières lignes, où je me rendis crânement, faisant fi des schrapnells qui

explosaient en tous sens. Les blessés couraient vers l'arrière, espérant trouver du secours à Ostende. Plusieurs d'entre eux souffraient atrocement et se lamentaient que le service de la Croix-Rouge ne pût parvenir à secourir le nombre infini des victimes. Les soldats allemands étaient mécontents de la façon dont on gaspillait les vies humaines, car les attaques réitérées exigeaient chaque fois un grand nombre d'hommes. Ils prétendaient que l'état-major devait être follement surexcité pour envoyer continuellement, avec une telle indifférence, de nouvelles troupes dans ce feu meurtrier. Je m'employai à secourir quelques malheureux, en pensant provisoirement leurs plaies avec les bandages faisant partie de leur équipement, ou en allant leur chercher quelque boisson que je trouvais dans les maisons abandonnées.

Je portai dans une maison voisine un blessé qui venait de tomber, à bout de forces. Ce n'était pas chose facile! Un autre malheureux, qui était gravement blessé aux deux jambes, était étendu au sommet d'une dune, près de Mariakerke.

Il s'y trouvait complètement abandonné, et, en me voyant, ses yeux étincelèrent d'espoir. Il me confia ses souffrances et me supplia de le transporter dans une maison ou dans une ambulance. Mon désir d'accéder à sa demande était plus grand que mes forces, car, dans toute la contrée, je n'apercevais pas une chaumière où j'eusse pu le déposer. Je tâchai de lui faire comprendre mon incapacité, mais il insista amèrement pour que

je ne l'abandonne pas à son triste sort. Ma situation était des plus pénibles, et pourtant je ne pouvais faire l'impossible. Je lui promis de me rendre à l'ambulance la plus proche et de donner l'ordre de venir le prendre au plus vite, l'invitant à garder bon courage. Sur ce, je m'éloigne. A peine me voit-il partir, que ses yeux roulent furieusement dans leurs orbites, et il prend son fusil. Devinant son intention, je dévale la dune à toute vitesse pendant que j'entends le clac-clac bien connu, le malheureux avait déchargé, à deux reprises, son fusil sur moi...

Je ne lui en veux pas, car Dieu sait combien d'heures l'homme était resté là, en proie aux plus dures souffrances, et voyant approcher les fantômes de la mort. Enfin, il avait vu apparaître un homme, sur lequel il avait concentré tout son espoir; mais cet espoir fut déçu...

Oui, je comprends que ce malheureux devint fou de désespoir... Je ne pus rester bien longtemps à Mariakerke mais, me dirigeant vers l'Est, je gagnai Leke, où la bataille battait son plein; le mot d'ordre allemand n'était-il pas :

En avant ! et coûte que coûte !

L'artillerie allemande avait pris position au sud de Leke, mais je parvins à me faufiler plus à l'avant, sur une élévation, d'où je pus voir les colonnes de fumée indiquant les positions belges et distinguer clairement les nuages de poussière soulevés par l'éclatement des obus allemands. Les Allemands firent une attaque en

rangs serrés, que je ne leur avais jamais vu faire jusqu'alors.

Les hommes s'avancent au pas de gymnastique, serrés, côte à côte, en trois rangées peu rapprochées, distançant ainsi les compagnies toujours composées de trois rangs. Baïonnette au canon, ils montent à l'assaut des lignes belges. Ceux-ci les laissent approcher, mais quand les Allemands sont arrivés à une certaine distance des tranchées à enlever, on entend le tac-tac-tac-tac des mitrailleuses qui fauchent littéralement les soldats s'élançant à l'assaut.

Ils disparaissent dans un nuage de fumée et de poussière, et je distingue encore leurs silhouettes chancelantes, tombant à la renverse. Cette danse macabre dure une dizaine de minutes, puis je vois les rares survivants regagner en débandade leurs positions premières, poursuivis encore par les balles et les schrapnells ennemis. Les accalmies ne sont pas de bien longue durée, car les attaques se répètent sans relâche.

Le monticule sur lequel je me trouve n'est pas très sûr, car, parfois, les projectiles viennent exploser autour de moi.

Je juge plus prudent de m'avancer jusqu'à une ferme qui se trouve à une centaine de mètres devant moi; je pourrai peut-être y trouver un abri d'où il ne sera pas dangereux de suivre les opérations. Avant même d'y arriver, je suis brutalement saisi par le bras; c'est un officier qui marche à l'attaque avec ses hommes et qui me demande qui je suis et ce que je viens faire par ici.

Ses yeux et ceux de ses hommes brillent d'énergie. En quelques mots, je lui explique mon identité et lui montre un passeport allemand. A peine a-t-il vu les nombreux cachets prussiens, qu'il lâche mon bras et poursuit sa route. Afin d'éviter ces continuelles arrestations, j'épinglé sur ma poitrine ceux de mes passeports qui portent le plus de cachets prussiens ; ce petit jeu me réussit parfaitement. Par la lucarne de la ferme, je suis pendant une demi-heure les opérations qui se déroulèrent sous mes yeux.

Je constate que les Allemands ont des pertes inestimables, sans obtenir le moindre résultat ; mais il me faut abandonner mon repaire, car les obus dépassent la ferme et viennent éclater non loin de moi.

Je m'arrête encore une dizaine de minutes près d'une ambulance où les infirmiers m'assurent que, malgré leurs efforts surhumains, il leur est impossible de secourir tous leurs blessés. La plupart du temps, on les panse provisoirement et on envoie ceux qui peuvent encore marcher, à l'arrière, où ils recevront de meilleurs soins.

Le combat auquel j'assistai près de l'Yser était le début de la guerre de tranchées dans cette contrée. Déjà un grand nombre de troupes, belges surtout, s'étaient retirées dans des tranchées auxquelles l'on en ajouta constamment de nouvelles, et qui formèrent bientôt une position inattaquable.

Pendant quelques jours, les quartiers généraux

allemands répétèrent sans cesse ces paroles irréflechies : « *A Calais! à Calais!* » Afin d'arriver à son but, l'état-major ne se laissa rebuter par aucune difficulté et ne prit jamais le nombre infini de victimes en considération.

Ce que coûtèrent en vies humaines, ces ordres insensés, ne sera connu que plus tard dans l'histoire!

A peine les Allemands furent-ils en possession de la côte belge, qu'ils se mirent en devoir de la fortifier, afin de parer à l'éventualité d'un débarquement de troupes ennemies. De gros canons avaient été placés à cet effet dans les dunes.

Je constatai ceci, lors de mon excursion le long de la côte, le dimanche 25 octobre :

Heyst fut occupé par une petite compagnie de fusilliers marins ; cependant, les jours précédents, la garnison avait été plus forte ; mais le samedi soir, toutes les troupes allemandes gardant les côtes furent rappelées comme renforts à la bataille de Nieuport, bataille qui fut très meurtrière pour les Allemands. Sur la digue, je remarquai cinq énormes pièces d'artillerie, dont les gueules étaient dirigées vers la mer. Les Allemands avaient raison de prendre des mesures de défense, car, à l'horizon, se tenait l'ennemi menaçant.

Au centre de la ville, je suis arrêté par trois fusilliers marins, qui me crient un « halte ! » peu sympathique, m'enlèvent ma bicyclette et me font prisonnier parce que « je suis Anglais ! »

Fort heureusement, mes papiers prouvent ma

nationalité, et un permis du commandant de Bruges, m'autorisant à circuler à bicyclette, me remet en possession de ma machine.

Les habitants de la région se plaignaient de la façon dont les réquisitions étaient faites; par exemple, les couvertures de laine et les matelas n'étaient saisis que dans les couvents; les chevaux, les vaches et tout autre bétail furent tout simplement enlevés des étables ou des prairies et payés avec une promesse... en papier!

A Zeebrugge, la situation n'était pas très rassurante. Les maisons des absents furent littéralement mises à sac. Des canons avaient été placés dans le port, où de nombreux marins montaient la garde.

Tout d'abord, l'on m'interdit le passage du pont, jeté sur le chenal; cependant, mes superbes passeports firent céder les sentinelles.

Tout démontrait clairement que, dès les premiers jours de l'occupation de la côte, les Allemands se mirent en devoir de transformer le fort de Zeebrugge en station pour sous-marins. Le commandant y régnait en despote et ne se contentait pas seulement d'imposer l'heure allemande, mais il indiquait les heures auxquelles commencent les saintes messes. Sur une proclamation, je lus encore :

La messe de 6 heures (heure belge) sera dite à 6 heures (heure allemande).

Une autre proclamation dit qu'il est défendu à tous les pêcheurs de sortir du port avec leurs

barques; et que tous les bateaux, toutes les chaloupes et barques seront saisis.

Dans une plaine située au milieu des dunes, je vis des troupes disposées en carré; au centre, se trouvaient plusieurs officiers supérieurs, ainsi qu'un corps de musique de la marine. Je m'approchai, et je vis trois grandes fosses dans lesquelles plusieurs cadavres venaient d'être descendus. Sans doute, c'étaient des militaires décédés à l'hôpital d'Ostende. D'une voix sonore, pour surmonter le grondement du canon, le pasteur allemand prononce une oraison funèbre, dans laquelle il rappelle la conduite héroïque des défunts, qui ont sacrifié leur vie à Dieu, à l'empereur et à la patrie, et qui, par un mystérieux dessein de Dieu, ne devaient pas assister au triomphe final des armées allemandes.

Sur ce, les fusilliers marins entonnèrent une marche funèbre. La cérémonie était réellement touchante, et tous les assistants furent très impressionnés. A l'écho des sons langoureux de la musique, qui se répétait dans les dunes, répondait la voix lugubre du canon. Et dire que chaque *boum* est un arrêt de mort pour tant de braves! Pendant que la musique joue, les officiers défilent devant la fosse, et jettent une poignée de sable sur les restes de leurs camarades; je distingue l'expression douloureuse de leurs traits; ils contiennent difficilement leur émotion; ils ne peuvent empêcher les larmes de leur monter aux yeux.

La cérémonie fut terminée quand le pasteur

eut invité les assistants à une prière pour les défunts.

L'enterrement m'avait également impressionné et je m'approchai des fosses. Dans chacune d'elles, je vis trois cadavres entourés seulement d'un drap blanc; comme unique décor, une palme, insigne de la Paix! A courte distance, je remarque d'autres tombes, dont les croix rustiques sont garnies de fleurs et de petits bouquets.

L'une d'elles porte l'inscription suivante, écrite au crayon :

« *Hauptmann Graf. von Schwerin, 19-10-14.* »

Et comme la mort met tous les humains au même rang, un simple soldat reposait à côté du capitaine.

Je ne connaissais pas le comte von Schwerin, mais j'avais été impressionné par la cérémonie funèbre; la mort, qui ne connaît pas les distinctions humaines, rassemble dans la même tombe officier et soldat.

J'annonçai cette mort dans mon journal.

Mais, triste coïncidence! l'épouse du comte von Schwerin, une jeune baronne hollandaise, devait apprendre de cette façon la mort du comte qu'elle venait d'épouser au début de la guerre. A la demande de la famille, je fis quelques démarches pour faire marquer tout spécialement la tombe, ainsi l'on pourrait inhumer le cadavre après la guerre.

Les blessés arrivèrent en grand nombre à Ostende, revenant sans cesse des champs de

bataille de l'Yser. Les Allemands ne démordaient pas de leur insensé projet de prendre à tout prix Dunkerque et Calais. De grandes pertes leur furent infligées par la marine de guerre anglaise, qui bombardait les côtes. En réponse, les Allemands avaient monté de lourdes pièces d'artillerie sur la digue de Nieuport à Ostende, et tâchaient ainsi de tenir la flotte anglaise à distance. Pendant les vingt-quatre heures que je passai à Ostende, on ramena plus de trois mille blessés de l'Yser. Toutes les charrettes de paysans avaient été réquisitionnées dans la région afin de transporter les innombrables victimes.

Un tel cortège est très impressionnant, car tous ces malheureux sont couchés tant bien que mal sur des bottes de paille et cahotés de pénible façon.

De nouvelles troupes arrivent au front pour remplacer celles qui sont déjà fatiguées et qui sont envoyées au repos à Ostende. Ces malheureux, que je rencontre le long de la route, ont l'air bien misérables. Les uns sont furibonds, d'autres sont tristes, se lamentant sur la perte de tant de camarades, alors que rien ne peut faire reculer les Alliés.

Les hommes blessés légèrement ne sont pas admis dans les hôpitaux et sont placés dans des maisons particulières, transformées en ambulances; c'est ainsi que l'on peut voir des centaines de blessés assis aux terrasses des cafés.

La situation des habitants n'était pas enviable. La plupart s'étaient enfuis, et l'on exigeait beau-

coup de ceux qui étaient restés. Le séjour n'était pas rassurant, car, deux jours avant mon arrivée, la ville venait d'être bombardée de midi à une heure par la flotte anglaise, qui avait démolé un des grands hôtels des boulevards et abîmé plusieurs maisons rue des Flamands.

Après mon séjour à Ostende, je me rendis à Thourout. Je m'y rendis en compagnie de deux collègues hollandais, que j'avais rencontrés à Bruges. Bruges était calme; toutefois, l'amiral von Schröder s'était rendu ridicule par une proclamation annonçant à la population qu'il avait expulsé les civils anglais, uniquement pour les protéger contre leurs compatriotes, dont la flotte bombardait les côtes et pourrait mettre leurs vies en danger.

En sortant des portes de Bruges, nous dirigeant sur Thourout, nous rencontrons un groupe de soldats. C'était un peloton d'Allemands qui escortait une dizaine de prisonniers français et belges.

Les rues, presque désertes, furent en un clin d'œil emplies de monde; les habitants, ayant appris que l'on ramenait des prisonniers, avaient, d'un coup, oublié leur frayeur de l'« Allemand » et forçaient l'escorte allemande pour tendre aux pauvres garçons une pomme, une poire ou des cigarettes.

Le petit groupe étant entré à l'improviste dans la ville, les habitants jetèrent les objets les plus divers aux prisonniers; c'est ainsi que je vis tourner dans l'air un grand pain blanc, qui alla

tomber dans les mains d'un des prisonniers. C'est incroyable combien ces élans d'amour patriotique vous émeuvent; et les Allemands, qui, tout d'abord, furent vexés de l'arrogance des habitants, semblaient maintenant leur dire :

— Faites toujours !

La route de Thourout, longue de dix-huit kilomètres, était déserte; pourtant un solitaire s'occupait à jardiner.

De temps à autre, nous apercevions au loin de petits convois de ravitaillement. Bientôt, un cavalier nous arrête.

Il examine nos papiers, et nous raconte que l'on se bat rageusement sur le front français, et que les pertes allemandes sont très élevées. Il nous montre le cheval qu'il tient par la bride, et nous dit d'un air triste :

— C'est la monture de mon camarade qui vient de tomber.

Puis, il tire une longue bouffée de sa pipe, éperonne sa monture et, en nous adressant un « *Leben sie wohl* », il s'éloigne au galop.

A Thourout, tous les couvents et tous les grands bâtiments ont été transformés en hôpitaux. De longues rangées de chariots stationnent dans les rues. Des centaines de militaires circulent dans la ville et d'énormes convois sont rangés dans les prairies, où des officiers donnent des leçons d'équitation aux hommes. Nous sommes ici à l'arrière-garde, où règne un va-et-vient continu.

L'atmosphère est devenue énervante; et cer-

tains ne cachent pas leur mécontentement; d'autres restent pensifs, plongés dans leurs réflexions, se demandant ce que l'avenir leur réserve; d'autres encore, revenant du front, ont gardé cette surexcitation qui les empêche de raisonner. Ils se racontent la part active que prennent au combat les merveilleux 420 qui, à leur idée, pourraient être montés dans les marais qu'avait formés l'Yser. Ils pestent contre les francs-tireurs et ces maudits Belges, qui ouvrent le ventre aux blessés allemands, leur coupent le nez et les oreilles !

Pures fantaisies, évidemment ! mais racontées avec aplomb et conviction. Comme toujours, nous ne pûmes trouver à nous loger. Finalement, on nous accepte à l'hôtel de l'« Union », où nous nous empressons d'avaloir les petits pigeons destinés à des officiers prussiens qui reviendront du front le soir ; puis nous occupons une chambre à nous trois, ayant soin de marquer à la craie sur la porte les noms de quelques officiers allemands.

La patronne qui voulut bien nous héberger nous prévint que, si les officiers rentraient, ils nous mettraient dehors sur-le-champ. En effet, le soir, nous entendimes des pas lourds sur le palier, mais aussitôt qu'ils aperçurent des noms d'officiers sur la porte, ils rebroussèrent chemin. Le lendemain, nous fûmes éveillés très tôt par le grondement du canon, ce qui nous renseigna sur la situation militaire.

Quand, à la kommandantur, nous demandâmes un passeport pour Dixmude, le sympathique

major nous répondit par un « non » catégorique ; il hésita d'abord, puis nous avoua qu'il ignorait lui-même la situation à Dixmude. Cela nous suffit ! Il nous remit un passeport pour Ostende.

Il était aisé de remarquer que l'on se trouvait à l'arrière-garde ! Sous la continuelle canonnade et malgré la pluie de schrapnells qui explosent non loin de nous, nous suivons la route Ostende-Thourout, où les convois forment une ligne sans fin. La bataille fait rage à quelques kilomètres de nous ; et de tous les sentiers débouchent des blessés couverts de sang et surtout de boue !

Au *Oud Slot van Vlaandeern* (ancien château des comtes de Flandre), nous remarquons un va-et-vient intense de camions de transport et d'autos. A environ deux cents mètres du château, on nous arrête comme *suspects* et nous sommes conduits dans la cour du château. Un état-major semble y avoir pris ses quartiers ; de même, une section d'aviateurs ainsi qu'une colonne d'automobilistes.

Fort heureusement, notre détention ne fut pas longue ; un examen de nos papiers suffit à nous faire remettre en liberté. Sur la route, c'était un vacarme d'enfer. La voix du canon se mêlait aux grincements des roues de fourgons lourdement chargés ainsi qu'au bruit des moteurs et des trompes d'automobiles militaires qui cherchaient à distancer cette interminable colonne de ravitaillement. Nous croisons une série de fourneaux de campagne tout neufs, mais, ce qui me frappe, c'est que tous ces chariots destinés à être attelés de deux chevaux, sont tirés à grand'peine par un

cheval, et que les conducteurs sont, en grande partie, des civils.

Les civils ont également été convoqués pour le service de la Croix-Rouge, c'est-à-dire pour transporter les blessés.

Les convois de blessés se multiplient sans cesse, et, de-ci de-là, on achève des chevaux blessés. Les habitants s'enferment dans leurs demeures, attendant avec crainte le moment où les militaires viendront réquisitionner leur dernier cheval ou leur dernière petite vache.

Les réquisitions continuent toujours et le bétail est chassé en grands troupeaux vers le front. Au moment où nous nous trouvons sur la route d'Eerneghem, des aviateurs français font une héroïque reconnaissance au-dessus des lignes allemandes. L'un d'eux vient de la direction de Dixmude, tandis que l'autre semble venir de Nieuport : ils se réunissent et planent au-dessus du champ de bataille. Les Allemands les accueillent par une canonnade bien nourrie, et, de temps à autre, l'on voit éclater les obus tout près de l'avion, formant un petit nuage noir qui, lentement, se dissipe. A un moment donné, les obus éclatent en si grand nombre que les deux énormes oiseaux disparaissent dans le nuage de fumée. Les courageux aviateurs réussissent à déjouer habilement leurs ennemis. Tout à coup, ils semblent plonger, pour remonter aussitôt, dans une direction tout opposée. C'est ainsi que tous deux parviennent à sortir indemnes du combat.

Pour varier les plaisirs, nous sommes encore

arrêtés à Eerneghem, mais, cette fois, l'on nous renvoie avec énergie, car l'on juge un peu fort que nous ayons eu le toupet de venir jusque-là. Savions-nous bien que nous étions en première ligne? même le passeport délivré par le commandant de Thourout n'était pas valable jusque-là!

Rentrés à Bruges, nous assistons à un concert donné par un corps de musique militaire qui s'est rangé autour du monument Jean Breydel et Pierre de Koninck ».

A la kommandantur, nous sommes témoins d'un incident. Un employé des Téléphones et un soldat amènent un monsieur des plus distingués devant le commandant.

L'employé des Téléphones raconte qu'ayant été chargé d'enlever le téléphone de la demeure de ce monsieur, ce dernier aurait dit :

— Pourquoi volez-vous déjà les téléphones?

Sur cette déposition, le commandant s'écrie, furieux :

— Quoi? quoi?... Quand nous, Allemands, nous prenons quelque chose à Bruges, vous osez appeler cela voler?

— Monsieur! Je ne comprends pas l'allemand, mais...

— Plus un mot... Vous avez outragé un employé allemand, et vous devez avoir appris par nos proclamations que pour cela vous avez encouru une peine sévère. Vous êtes mon prisonnier!

En prononçant ces mots, l'officier pose peu

galamment sa main sur l'épaule du monsieur tremblant, qui, de nouveau, balbutie quelques mots français.

— Je n'ai pas employé le mot *voler*; permettez-moi au moins de m'expliquer?

— Ici, l'on ne s'explique pas. Employé, pouvez-vous faire votre déposition sous serment?

— Oui, capitaine.

— Eh! bien, soldat! faites avancer une patrouille. Cet homme est mis en état d'arrestation.

Tremblant, le monsieur baisse la tête d'une façon désespérée et quitte la kommandantur sous bonne escorte.

La victime de cet incident est M. Coppieters, commissaire d'arrondissement, un homme qui s'employa toute sa vie au service de ses concitoyens.

Fort heureusement le bourgmestre de Bruges prit sa défense et j'appris plus tard qu'il avait réussi à le faire remettre en liberté.

*
**

Voilà quelques informations sur mes excursions en Belgique. Je pus fréquenter encore les petites villes situées sur la frontière; toute circulation en arrière des lignes me fut interdite en novembre 1914.

Cependant je suis heureux d'avoir été témoin oculaire des combats de l'Yser, où l'invasion allemande fut brisée, et d'où j'espère, partira un jour la victoire des armées belges!

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
I. A Liège et dans les environs.	7
II. La destruction de Visé.	69
III. Francs-tireurs	85
IV. Chez les Flamands.	95
V. Liège après l'occupation.	111
VI. La destruction de Louvain.	117
VII. Le long de la Meuse vers Huy, Andenne et Namur	155
VIII. De Maastricht à la frontière française; la destruction de Dinant.	165
IX. Sur les champs de bataille.	181
X. Autour de Bilsen.	189
XI. Le siège d'Anvers.	211
XII. Les mauvais traitements infligés aux blessés anglais.	237
XIII. A Anvers, sous l'occupation allemande.	249
XIV. Sur l'Yser.	257

BLOUD & GAY, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6^e)

- Dans les Flandres**, par Bertrand DE LAFLOTTE. Préface de M. le Bâtonnier HENRI-ROBERT. Un volume in-16, broché. 3 50
- L'Espagne et la Guerre**, par X... rédacteur au Correspondant. Un volume in-16, broché. 3 50
- Fastes militaires des Belges**, par Maurice DES OMBIAUX. Préface de M. Henri CARTON DE WIART, Ministre de la Justice. Un volume in-16, broché . . . 3 50
- La Cloche « Roland »**. Les Allemands et la Belgique, par Johannes JOERGENSEN. 3 50
- Les Barbares à la Trouée des Vosges. Récits des témoins**, par Louis COLIN. Préface de Maurice BARRÈS. Un volume in-16, broché, illustré 3 50
- Le Drame de Senlis**, par le baron A. DE MARICOURT. Un volume in-16, broché, illustré. 3 50
- La Résistance de la Belgique envahie**, par Maurice DES OMBIAUX. Lettre-Préface de M. DE BROQUEVILLE, président du Conseil. Un volume in-16, broché. . . 3 50
- Aux Armées d'Italie**, par Jules DESTREE et Richard DUPIERREUX. Un volume in-16, broché. 1 50
- Blessé, Captif, Délivré. Mémoires de guerre**, par le vicomte Hubert DE LARMANDIE. Préface du général MALLETERRE. Un volume in-16, broché, illustré . . . 3 50
- Souvenirs d'un Otage**, par Georges DESSON. Préface de SERGE-BASSET. Un volume in-16, broché, illustré. 2 50
- Journal d'une Infirmière d'Arras**, par M^{me} Emmanuel COLOMBEL. Préface de Mgr LOBBEDEV, évêque d'ARRAS. Un volume in-16, broché, illustré 2 50
- Reliques sacrées. Lettres ouvertes sur des tombes**, par Louis COLIN. Un volume in-8, broché, illustré. 3 »
- Les Chants du Coq Gaulois**. Paroles et musique par HENRI COLAS. Un volume in-8, broché. 4 »
- Dans l'espoir de la revanche**. Pages patriotiques de François COPPÉE. Préface de Jean MONVAL. Un vol. in-16, broché 3 50
- Discours à l'Hôpital**, par Frédéric MASSON, de l'Académie française. Un volume in-16, broché. 1 50

L. MOKVELD

L'INVASION

de la

BELGIQUE

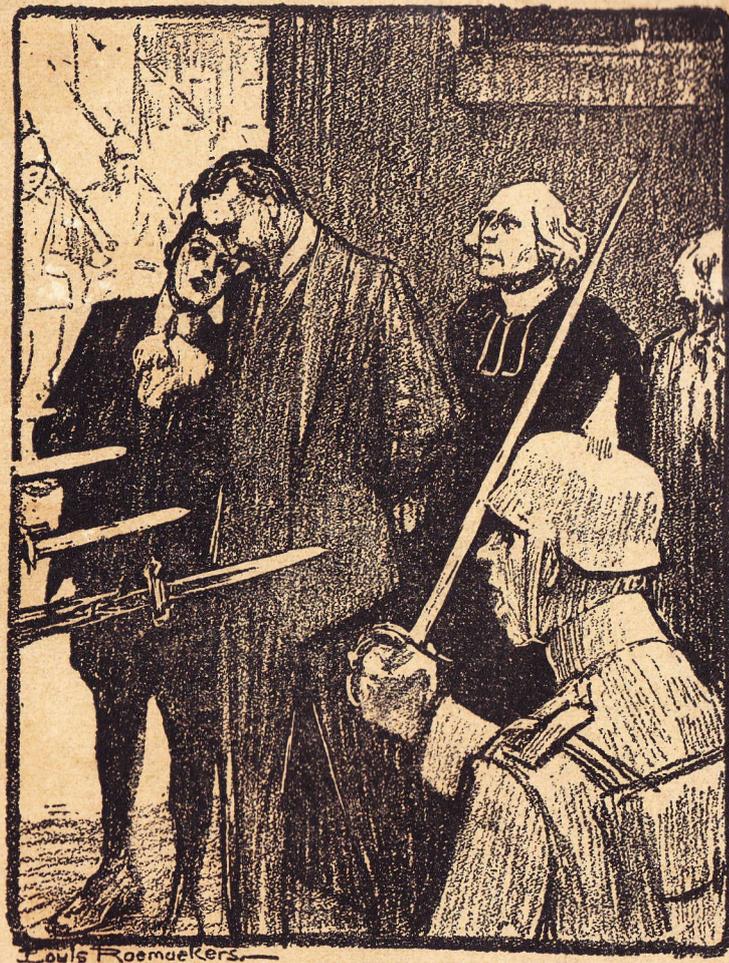
Témoignage
d'un
Neutre



BLOUD
et
GAY

PARIS
BARCELON

L'INVASION DE LA BELGIQUE



TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE
Par L. MOKVELD — BLOUD & GAY, Éditeurs



M. L. MOKVELD,
regardant brûler les ruines de LOUVAIN

L. MOKVELD

Correspondant de Guerre du journal hollandais *Le Tijd*.

L'invasion
de la
BELGIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Ouvrage traduit du hollandais

BLOUD & GAY

Editeurs

PARIS, 7, Place Saint-Sulpice

Calle del Bruch, 35, BARCELONE

1916

Tous droits réservés